

Promenades Films / La Vie est belle présentent

Sortie nationale le 22 juin 2011

« Laquelle vous préférez ? La peinture, ou l'originale ? »

L'Apparition de la Joconde

Un film de François Lunel

Avec Serge Riaboukine, Vanessa Glodjo, Grégoire Colin, Stefano Casseti, Julie Gayet, Dominique Besnehard, Charlotte Marquardt

Scénario : François Lunel, Viviane Zingg, Arnaud Bougoin - Image : Christophe Debraize-Bois - Son : Nicolas Waschkowski

Montage : Gladys Joujou, François Lunel - Mixage : Philippe Grivel, Antoine Bailly - Musique : Mathieu Lamboley, Tal Haddad - Chansons italiennes : Diego Origlia

Produit par La Vie est belle Films et Promenades Films. Avec la participation du musée du Louvre, Hôtel George V (Groupe Four Seasons), Organdino, Mikros Image, Agnès b

Ventes internationales : Umedia (c) La vie est belle/Promenades Films 2011

L'Apparition de la Joconde

Un film de François Lunel

France 2011 - 81 min - Format 1, 85

Diffusion : HDCAM/HD

Sortie Nationale le 22 juin 2011

Distribution et presse :

Samuel CHAUVIN

Tel : 06 15 19 41 71

sam@promenadesfilms.com

Promenades Films

2 impasse fleurie

13122 Ventabren

www.promenadesfilms.com

Synopsis

Franck (Serge Riaboukine) un scénariste affecté par sa séparation avec sa femme, est invité par un producteur français (Dominique Besnéhard) à venir écrire un scénario à Paris. Il s'installe à l'hôtel George V. Après plusieurs jours de travail infructueux, il reçoit la visite de Lisa (Vanessa Glodjo) un être étrange qui prétend être sortie du célèbre tableau de Leonardo da Vinci, la Joconde.

Entretien avec François Lunel

Comment est née l'idée de réaliser ce film « L'Apparition de la Joconde », qui au départ s'appelait « La Joconde a disparu » ?

Pour fêter les quatre-vingt ans de l'hôtel George V et marquer l'événement, sa direction a souhaité faire travailler des artistes. Ils m'ont alors demandé de réfléchir à un film qui pourrait se dérouler à l'intérieur de l'hôtel.

Quel était alors le scénario ?

J'ai proposé de raconter l'histoire d'un écrivain afin de respecter la contrainte de tourner dans l'hôtel. Sur cette première ligne narrative est arrivé un second élément, la présence d'une femme étrange. Au début, je pensais à une sirène. Le film devait raconter la rencontre d'une sirène et d'un écrivain dans la piscine du George V. Après une première version du scénario, j'ai découvert qu'un réalisateur indien avait abordé le même sujet, j'ai vu la bande-annonce que j'ai trouvée assez affligeante et dans un registre trop fantastique. Je voulais rester à la frontière du réalisme et du fantastique. J'ai donc introduit le personnage de la Joconde, associée à l'idée que cet écrivain en panne d'inspiration se retrouve confronté à une femme folle. Il se trouve que ma femme est actrice et ressemble à la Joconde, tout s'est donc imposé de façon naturelle. L'idée était de traiter de la création artistique mais aussi du rapport artiste-modèle à travers une histoire amusante. Le film montre la façon dont les modèles se retrouvent emprisonnés par les créateurs et à l'inverse, comment les créateurs se retrouvent aussi prisonniers de leur sujet et de leur modèle. Ce qui donne des relations artiste-modèle névrotiques, très riches et aussi très absurdes. Écrire et réaliser un film nécessite à la fois des raisons concrètes et des raisons symboliques. En faisant le film je me suis aperçu qu'il n'y avait pas qu'un prétexte concret. Ma femme ressemble à la Joconde, c'est un fait et il y avait cette nécessité de tourner dans l'hôtel, mais d'autres éléments entrent également en jeu. Je me suis rendu compte en tournant au Louvre que le film allait montrer notre besoin de sacré. La Joconde, plus que n'importe quelle figure incarne ce besoin de sacré... Ce qui paraît incroyable à mes yeux, c'est la démesure dans l'attachement et la vénération des gens. La Joconde est au centre du Louvre, tout est organisé autour d'elle. À travers la fascination de cet écrivain à l'égard de cette femme qui lui ressemble, pour moi il y a l'envie de dire combien persiste encore ce besoin de croire en quelque chose de sublime.

L'idée est belle, mais le fait que vous ayez d'abord donné le titre : La Joconde a disparu, cela veut-il dire que l'exception, le sublime ont aussi disparu ?

C'est juste un élément du film, ce n'est pas l'essentiel. Il se trouve qu'avant de se prendre pour la Joconde, la presse titre : On a tenté de voler la Joconde ! Il y a une dimension un peu thriller qui amène et qui prépare à la dimension fantastique, et au fait que cette femme peut être une réincarnation de la Joconde. Cinématographiquement, on se retrouve face à l'incarnation de la Joconde. Pendant le tournage à Florence, on a d'ailleurs appris aux informations que la tombe de Mona Lisa venait d'être retrouvée près d'un couvent !

C'est du pur fantastique !

Quand nous avons fait les repérages au Louvre, j'ai demandé à Vanessa de se mettre devant le tableau pour faire des photos, et des Japonais l'ont photographié et lui ont montré ensuite combien elle ressemblait à la Joconde. Un moment incroyable.



Avant d'écrire votre scénario, vous saviez que votre femme lui ressemblait ?

Oui, cela fait dix ans qu'on l'appelle La Joconde. Isabelle Régner, qui est critique au Monde, avait écrit qu'elle avait un visage de madone ! Ses traits sont lunaires, elle n'a pas d'âge.

Quelles scènes filmez-vous au Louvre à part le tableau ?

J'ai tourné là-bas trois scènes, dont deux en extérieur (Tuileries et Pyramide). Je filme le Louvre d'une façon très intérieure. Je montre le lieu comme s'il était à cette femme, un lieu qu'elle connaît très bien. Elle le traverse et quand elle arrive devant le tableau, accompagnée de l'écrivain, il y a un jeu de champ contre-champ, d'abord on la voit très inquiète regardant Riaboukine, elle est face au tableau puis elle se tourne vers lui, il y a deux champs contres-champs. Dans un jeu de comparaison, puis de transfert, l'œil du spectateur va du visage de Mona Lisa au visage de l'actrice. Elle regarde la Joconde puis s'évanouit. Et c'est au réveil qu'elle dit : Je suis la Joconde.

Le personnage qui incarne La Joconde est-il aussi énigmatique que La Joconde ou a-t-il une autre dimension ?

Il est énigmatique non par simple respect du mystère qui entoure La Joconde, mais parce qu'il est toujours perçu du point de vue de l'écrivain. Jamais on ne passe la frontière, jamais on ne suit cette femme dans la rue, seule, elle est toujours filmée du point de vue de Franck. Nous spectateurs la voyons quand Riaboukine est là. Il n'y a pas de montage parallèle. Un moment elle s'en va, elle part dans la ville, on ne la suit pas. Cela permet de créer le mystère. En fait, on ne sait jamais si elle existe ou si elle est une création de l'imaginaire de l'écrivain. Il y a un fil conducteur réaliste, il n'y a pas d'effets spéciaux, mais en même temps il y a une sorte de climat onirique avec des plans séquences, un son très intérieur, une musique qui emprunte à la fois au film comique et à la comédie romantique. C'est un film très sérieux traité d'une façon légère. Les acteurs ont d'ailleurs contribué à apporter une dimension burlesque et une atmosphère de cirque.

Y-a-t-il un dialogue entre elle et l'écrivain ?

Le film ne fonctionne pas vraiment sur le dialogue, quand c'est lui qui parle, il est dans la formulation et dans l'abstraction, tout en étant extrêmement dur et autoritaire avec elle, il en fait sa chose, il l'habille et la coiffe. Le dialogue et le conflit qui s'installe est construit autour de l'idée qu'il veut l'enfermer et qu'elle veut s'échapper. Il y a des scènes où il l'enferme, elle se libère... C'est assez physique, ils ne se parlent pas beaucoup. Ce sont deux personnes enfermées dans leur monde.



C'est un film obsessionnel ?

Oui, complètement. Leur rencontre les libère de leurs obsessions respectives et ils tombent amoureux. C'est comme dans *La Belle et la Bête*. Lui est très costaud et brutal, elle fine et gracieuse.

Il en tombe amoureux ?

Oui, il en tombe amoureux malgré lui, poussant sa passion amoureuse jusqu'au bout, puisqu'il va l'enfermer et l'obliger à rester à ses côtés alors qu'il essaye d'écrire. Le film tourne autour de l'idée de réparation, de sauvetage. L'écrivain retrouve des sentiments humains, la croyance et l'attachement, à travers la folie d'une femme... C'est cela et c'est aussi un thriller.

Comment s'est passé le tournage entre l'hôtel George V et le Musée du Louvre ?

Nous avons eu des conditions magnifiques. Au George V nous tournions dans une suite en duplex prêtée par l'hôtel ! Cependant ce sont des décors extrêmement contraignants. Nous devions éviter de filmer les clients, ce qui fut problématique lors des scènes hors de la suite, dans les couloirs, les halls ou le restaurant, car il fallait filmer à des heures très matinales ou entre deux services, dans une tension permanente, avec la fatigue et le stress. Six cents personnes travaillent au George V, c'est une véritable fourmilière. Au Louvre, nous avons tourné un jour de fermeture. Le musée (Catherine Derossier-Pouchous) nous a permis de tourner gracieusement dans ce lieu incroyable. Installer un travelling dans la grande Galerie, c'est formidable !

Depuis «Bande à part» de Godard ...

Oui, c'est magnifique de tourner dans ces lieux, c'est chargé, avec des perspectives vertigineuses.

Qu'est-ce que faire du cinéma par rapport à l'existence ?

C'est une nécessité vitale. C'est justement une façon d'exister, je pense que l'expérience du cinéma m'intéresse autant que ce que j'ai à dire, écrire, mettre en scène, mettre en musique... C'est le partage et le risque qui m'intéressent. On fait l'épreuve de l'autre, en se confrontant au réel. Faire du cinéma c'est prouver que l'on peut être ensemble et dire quelque chose.

Vous pouvez dire ce que vous voulez même s'il s'agit d'une commande ?

Oui, car la commande est en deçà de mon désir de film. Je suis toujours plus exigeant vis à vis de moi-même que mes commanditaires. Faire un film comme celui-là, c'est par exemple se poser la question : qu'est-ce que c'est que le luxe ? Après avoir filmé à Sarajevo sans électricité, en pleine guerre, je me suis forcément posé la question. Qu'est-ce que cela veut dire, je ne pouvais pas faire comme si c'était un décor anodin. Dans le film, il y a aussi cette question du rapport à l'argent. J'ai essayé de montrer que ces hôtels remplissent avant tout une fonction de protection, ils protègent de la rue. C'est un monde à part. L'hôtel de luxe est un lieu où l'on peut se sentir protégé et en même temps très seul. On peut être familier avec cette beauté si on est né dans ce milieu ou si on a un état d'esprit qui lui correspond. Mais si l'on est dans la recherche ou dans le doute, cette beauté peut devenir effrayante.

Une illusion ?

Oui, c'est aussi ce que l'on vient chercher. On paye une illusion, on paye un temps, une attention, que les autres vous accordent.

Qu'est-ce que cela procure de tourner avec sa femme ?

J'ai déjà tourné trois films avec elle. Dans le premier et le deuxième, elle joue un peu son propre rôle, en revanche celui-ci est très différent d'elle. C'est vraiment un rôle de composition. On avait déjà travaillé ensemble avant d'être mariés, c'est une actrice qui a un jeu très fin, très intériorisé, pour moi elle représente l'idéal de ce que j'attends d'une actrice. Son jeu s'inscrit sur la durée d'un plan, elle n'est pas dans la recherche d'effets ni de spectaculaire, elle fait confiance à la caméra.

Où avez-vous découvert l'acteur Serge Riaboukine ?

Il m'a été proposé par le directeur de casting, tout de suite le scénario lui a plu. Moi, je n'avais jamais vu ses films, mais il se dégage de lui une force, quelque chose d'animal. On s'est choisi l'un l'autre.

Entretien réalisé par Gisèle Breteau Skira, paru dans la collection : Les Entretiens de Zeuxis aux Editions Séguier

Filmographie

François Lunel est né en 1971 à Paris.

Il est cinéaste et écrivain.

Après une formation de cinéma à l'Université de Paris VIII, il commence dès 1992 à réaliser des films documentaires. En 1993, il part à Sarajevo, pendant le siège, et tourne avec des acteurs bosniaques deux long-métrages.

Jours tranquilles à Sarajevo est sélectionné à Cannes en 2002. En 2000, il réalise un documentaire sur cinq marins en mer d'Irlande, puis en 2005 un film sur la vie du saxophoniste américain Sonny Simmons.

Il réalise en 2008 un long-métrage documentaire Chez Léon coiffure, qui montre Paris à travers la vie de dix clients d'un salon de coiffure. Puis en 2009 Fleurs dans le miroir, lune dans l'eau, réalisé lors du tournage du long-métrage Visage de Tsai Ming-Liang, cinéaste Taïwanais. En 2010, il publie un premier roman, Keremma (Editions Riveneuve) et termine L'Apparition de la Joconde.

1993 : Born in Bosnia, doc

1996 : Les Coulisses de Sarajevo, doc

1997 : La Promenade inopinée, l-m fiction

2000 : Les Embarqués, doc

2002 : Jours tranquilles à Sarajevo, l-m fiction

2004 : Together with Sonny Simmons, doc

2005 : Paroles, doc

2007 : Une Vie sans histoires, c-m fiction

2009 : Fleurs dans le miroir, lune dans l'eau, doc

Chez Léon coiffure, doc

Keremma, roman

2011 : L'Apparition de la Joconde, l-m fiction



Fiche technique

Réalisation

François Lunel

Scénario, adaptation, dialogues

François Lunel, Vivianne Zingg, Arnaud Bougoin

Son

Nicolas Waschkowski

Image

Christophe Debraize-Bois

Mixage

Philippe Grivel, Antoine Bailly

Montage

Gladys Joujou

Musique

Mathieu Lamboley, Tal Hadad

Avec

Avec Serge Riaboukine, Vanessa Glodjo, Grégoire Colin, Stefano Casseti, Julie Gayet, Dominique Besnehard, Charlotte Marquardt.

Production

La Vie est belle, Promenade Films

Céline Maugis, Christophe Delsaux,

François Lunel, Samuel Chauvin

Avec le soutien du CNC et du musée du Louvre

Partenaires

Mikros Image, Organdino, George V Développement, Agnès b, Kodak

Ventes internationales

Umedia

14 rue du 18 Août | 93100 Montreuil | FRANCE

Tel: +33 1 4870 4655 | Fax: +33 1 4972 0421

www.umedia.fr

frederic@umedia.fr